

Lait à mère de David Cheramie (Moncton, Éditions d'Acadie, et Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1997, 69 p.)

David Lonergan

Number 8, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004872ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004872ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF)

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lonergan, D. (1998). Review of [*Lait à mère* de David Cheramie (Moncton, Éditions d'Acadie, et Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1997, 69 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (8), 227–230. <https://doi.org/10.7202/1004872ar>

LAIT À MÈRE

de DAVID CHERAMIE
(Moncton, Éditions d'Acadie, et Sudbury,
Éditions Prise de Parole, 1997, 69 p.)

David Lonergan
Université de Moncton

Où sommes-nous? Elle semble lointaine, cette Louisiane qui chante en français sa désespérance de le faire encore longtemps. Le poète David Cheramie était un Cadien anglophone avant qu'il ne décide de se réapproprier la langue des ancêtres. Il appartient à ce que les Cadiens appellent la génération perdue, celle dont les parents ont fait le choix de l'anglais:

Plein de mots qui ont été garrochés par le châssis par mon pop et ma mam
pour faire de moi un American.

One nation under God. (p. 41)

Dans son premier recueil, *Lait à mère*, coédité par les Éditions d'Acadie (Nouveau-Brunswick) et les Éditions Prise de Parole (Ontario), Cheramie retrace la prise en charge de sa cadianité.

Le recueil se divise en deux parties «interrompues», comme le précise l'auteur, par «L'été et février», un poème plus général sur la condition humaine qui se termine sur une note d'espoir: «et parfois la vie est merveilleuse» même si «la destinée s'annonce sourde» (p. 37).

Deux citations placées en exergue ouvrent la première partie et donnent le ton et la clé du recueil: d'abord celle d'Hermann Hesse, «La vraie souffrance existe seulement lorsque deux civilisations rentrent en collision» et ensuite celle d'André d'Allemagne, «Le colonialisme réduit la culture du peuple conquis au niveau de folklore et de propagande». À partir de là, les dés sont pipés:

C'est sûr que
s'il n'y a que toi
qui fais les règles
Il n'y a que toi qui vas gagner. (p. 32)

Car les règles viennent d'ailleurs, de ceux qui ont le pouvoir, de ceux qui ont l'argent, de ceux qui ont découvert ce pays perdu à cause du pétrole qu'il

reçait sous ses bayous : les Cadiens sont les victimes d'un destin qu'ils n'ont pas vraiment choisi.

Le recueil s'ouvre par la route qui ramène le poète chez lui. Le titre « LA 1 », pour « Louisiana 1 » est transformé dans le premier vers en « Elle est ouonne / Take me home » (p. 11). La langue française perd sa réalité, devenant jeu sonore sans sens réel, sans correspondance au monde. Son retour doit être complet : « Je reviens au sein / Lait à mère » (p. 13). Mais ce retour ne pourra être qu'amer.

Dans la première partie, Cheramie recompose son monde à partir de ses souvenirs d'enfance, d'anecdotes, de gestes quotidiens, de légendes, d'aphorismes, tournant autour de son problème, de sa difficulté, comme pour s'en protéger. Un thème ressort de l'ensemble des textes, celui de son identité cadienne, identité qui se cristallise autour du problème posé par la (mé)connaissance de la langue française.

Il ouvre la seconde partie par un « Lait à mère (sweet ai faim) » tout à fait caractéristique de l'état de cette langue dans laquelle le français a tendance à se créoliser sous l'influence de l'anglais et qui demeure essentiellement orale : comment écrire « suite et fin » quand on n'écrit que maigrement le français et qu'on prononce les « u » comme des « ou » ? L'assimilation a eu des conséquences lourdes pour ne pas dire fatales.

Pourtant, les Cadiens ont encore une certaine réalité : « Mais moi, j'appartiens à la nation invisible, inaudible, la nation des francophones d'Amérique » (p. 41). Lueur d'espoir, si maigre soit-elle, puisque l'on existe encore comme nation, et, en même temps, aveu de désespoir : une nation que l'on ne peut ni voir, ni entendre n'est pas loin de la disparition. Cette dualité est toute rassemblée dans le poème liminaire de la seconde partie, un texte qui donne des frissons tellement il est dense, dur, et porteur de sa quête : « Souvenirs de sneaux ». De *snow*. De neige. Cette neige qui ne tombe qu'une fois par dix ans en Louisiane, mais qui symbolise le quotidien des Acadiens de l'Empire.

Dans ce texte, il raconte comment il en est venu à apprendre le français qu'il a découvert par son grand-père Zénon, mais « Il est mort d'un cancer quand j'avais huit ans, et je connaissais juste quelques mots » (p. 43). C'est à ce moment-là qu'il affiche sa détermination : « Cet enfant de huit ans, à genoux devant le cercueil de son défunt pépère qu'on veillait au Falgout's Funeral Home, a prêté serment d'apprendre tous les autres mots » (p. 44). Il parfait sa maigre connaissance par lui-même en particulier lors d'un long séjour en France durant les années quatre-vingt, une quinzaine d'années après la mort de son grand-père.

Et quand il publie ses premiers poèmes français, il utilise le pseudonyme de « Zénon Chéramy », en hommage à son grand-père. Plusieurs des textes de ce recueil ont d'ailleurs été publiés sous ce nom dans le premier numéro de la revue cadienne *Feux follets* ainsi que dans le numéro que la revue acadienne *Éloizes*¹ a consacré à la littérature louisianaise à l'occasion du Congrès

mondial acadien. (Il aurait d'ailleurs été intéressant que ces renseignements figurent dans le recueil.) Dans ce numéro d'*Éloizes*, il fait écrire impérativement, dans ce qui aurait dû être sa note biographique mais qui est uniquement les états des textes: «Cherche éditeur désespérément.» Comme s'il avait peur que ses écrits meurent avant même qu'ils aient eu la possibilité de rejoindre le moindre lecteur. Avec *Lait à mère*, il se réapproprie son propre nom tout comme il tente de se réapproprier son propre être dans une langue dont il connaît la fragilité:

Moque-toi pas de mon accent
Si t'arrives à l'entendre, le comprendre.
Faut pas faire du fun de moi,
J'ai appris les mots qu'on a bien voulu m'apprendre,
Que mon pépère a asseyé de m'apprendre. (p. 43)

À sa détermination correspond la douleur et l'impuissance de sa mère qui a choisi de taire la langue de ses ancêtres pour que ses enfants soient de vrais Américains:

Mom, why didn't you teach me French?
Je revois ses yeux débordants de chagrin et de tendresse. (p. 44)

Le recueil devient par instants un véritable réquisitoire contre le choix linguistique des parents de la génération de ceux de David Cheramie qui ont décidé qu'américanité signifiait anglicisation. Mais, en même temps, on sent qu'il veut dépasser la dénonciation et être porteur de l'espoir d'une société cadienne francophone. Tout au long du recueil, Cheramie cherche sa tonalité. En exergue de la seconde partie, il fait dire à Zénon Chéramy (la phrase est signée par cet autre lui-même, préservation de l'âme de son grand-père): «Comme dirait Édouard Glissant, la colère et la révolte sont les deux mamelles de la poésie» (p. 39).

La colère et la révolte s'apaisent dans l'amour, dans la relation de couple et dans la naissance de cet enfant à qui l'on montrera sa langue. Mais une anecdote remet tout en cause: tandis qu'il rêve au français qu'il partagera avec son enfant à naître, il écoute une émission de télévision, en anglais, bien sûr, puisqu'il n'y a guère d'autre choix. En réaction à un commentaire de l'invité, il laisse échapper: «Oh shit, je pense, I can't think of that yet.» L'anglais jaillit des profondeurs de son être et s'impose comme langue première, comme langue de réaction, comme langue d'échange avec l'extérieur. Le combat est loin d'être gagné, s'il est possible qu'il le soit.

La poésie de Cheramie appartient à la vie, à la quotidienneté et a une fonction plus mobilisatrice qu'artistique. Poésie de l'urgence, poésie de dernier recours, elle ne prend pas les gants blancs d'une recherche formelle pour s'exprimer: elle sort comme un coup de cœur, comme un coup de poing.

Cette violence lui donne sa forme et sa force et, en même temps, en exprime les limites, le désespoir, l'amer. Car il y a de l'amertume dans ce désir de préserver, de reconquérir la langue perdue.

NOTE

1. Zénon Chéramy, dans *Éloizes*, n° 22, *La Louisiane... paroles en éveil*, Moncton, 1994, p. 36-47.